

Henry Corbin (aka Trong Ni) Tribune Indochinoise 1927

C'est intentionnellement que nous ne présentons pas une « Défense de l'Orient ». Le point de vue du théologien ou de l'avocat doit nous demeurer étranger, car il ne s'agit pas pour nous de faire triompher un dogme ou une cause.

Puiser dans sa foi même les arguments propres à l'étayer, c'est commettre une pétition de principe, déterminer par avance le résultat d'une enquête et s'interdire des points de vue différents.

Il est facile de regarder comme infaillible sa propre autorité, de prononcer des condamnations inexorables, parce que certains systèmes de notions sont venus heurter vos habitudes.

Mais il n'y a pas de passe-partout dans le domaine de l'Esprit, il faut l'aborder avec une âme de chercheur, c'est-à-dire avec une âme amoureuse de la vérité seule, et profondément désintéressée des formes qu'elle peut revêtir.

La question se pose pour nous de la façon suivante : nous plaçant au point de vue de l'histoire des idées, et considérant celle-ci avant tout comme une méditation sur l'homme et une source de vérité philosophique, nous est-il possible de tourner nos regards du côté des philosophies orientales, quitte à préciser plus tard un terme aussi générique ?

Quelle illumination, quel enrichissement, quelle certitude sur la nature profonde et les démarches de l'esprit humain en recevons-nous ?

Il importe d'indiquer dès le début l'attitude spirituelle et la méthode que l'on se propose d'observer, car c'est de l'imprécision que naissent les malentendus.

Or, cette question des appels de l'Orient à peine soulevée, nous voyons se profiler deux écueils redoutables.

Nos oreilles en ont été tellement battues, qu'on risque aujourd'hui d'être accusés de verser dans le stérisme ou dans un enthousiasme naïf.

À cela vient s'ajouter le souvenir de propagandes maladroites déjà anciennes, d'interprétations erronées présentées sous le nom de philosophie et discréditant une pensée qui n'avait d'oriental que le nom.

D'où certains partis, enclins aux actions extrêmes, sont amenés à une défensive farouche contre un danger fantôme, et à aggraver encore le mal de l'incompréhension réciproque.

L'effort que nous nous proposons de tenter dans cette Tribune n'est pas un jeu d'amateurs ni une distraction de salon pour gens du monde.

Nous ne nous dissimulons pas la préparation et la somme de travail qu'il exige. C'est une œuvre sérieuse que nous entendons accomplir, et nous avons conscience de nous placer, pour notre part, sur un terrain où un certain nombre ne refuseront pas de nous suivre, disons : l'inquiétude métaphysique.

Il s'agit d'abord des questions qui surgissent dans notre conscience, à nous, occidentaux de la génération présente, et nous estimons devoir prolonger envers l'Orient la tradition même de l'humanisme.

Il s'agit aussi, pour nos amis orientaux, de se faire entendre, de nous révéler le fond de leur âme, leurs aspirations légitimes dans tous les domaines, afin de trouver en Occident, non plus une indifférence hautaine ou un dédain protecteur, mais un écho dans des cœurs fraternels.


Qu'il en soit bien fini avec les vagues asiatiques à la Montesquieu, à la Voltaire, à la latinité, le texte intégral des Upanishads eût rendu beaucoup plus de services : travail austère, sans doute, mais prometteur de découvertes fécondes, de joies pures dans l'enrichissement de l'esprit.

La question de savoir si l'Europe se fera bouddhiste nous semble totalement dépourvue de sens. Nous préférons nous en tenir à l'idéal qu'évoquait devant M. Pernot, Abul Kalam Azad, Indien musulman très influent de Calcutta :

« On a grand tort en Europe de croire à l'hostilité, au ressentiment de l'Asie, et d'imaginer que nous préparons je ne sais quelle (r)nuée furieuse et vengeresse. Notre idéal est bien différent ; nous aspirons à la liberté et à la paix, nous rêvons d'un monde où l'Orient et l'Occident, au lieu de se combattre, uniraient leurs forces et leurs génies. Mais qui réalisera ce rapprochement et cette union ? Les années qui se sont écoulées depuis la grande guerre ont vu s'évanouir en Orient de grandes espérances... » (*L'inquiétude de l'Orient, T. I., p. 144*).

C'est au maintien et à la réalisation de ces espoirs que nous voudrions contribuer ici.

La question Orient-Occident se posant pour eux comme une alternative, ceux qui ont opté pour le premier terme semblent faire tenir en général leur critique de l'Occident dans ces reproches :

rationalisme, juridisme, indochinisme, absence de vie intérieure, dispersion  des énergies, etc. —

C'est pourquoi nous voudrions jeter un regard sur le proche horizon philosophique.

Sans doute y trouverions-nous des aspirations et des critiques susceptibles de converger avec les nôtres. À vrai dire, nous sommes persuadés que la question Orient-Occident ne se présente pas à la façon d'un dilemme.

Aspects complémentaires d'une seule humanité, les deux termes sont les éléments d'une synthèse harmonieuse.

Tout le monde n'est pas de cet avis, il est vrai.

Les tenants du nationalisme intellectuel, qui parlent toujours de se défendre, jamais de s'enrichir, se croient capables de développer leurs virtualités en vase clos.

À leurs yeux, toutes les manifestations d'une vie ou d'une idéologie étrangères sont suspectes :

le sentiment de leur insuffisance leur a fait perdre celui des connexions humaines, et nous doutons que leur état d'esprit leur permette de le retrouver jamais.

Nous ne voulons, dans le présent article, que prendre position, indiquer le terrain sur lequel nous nous plaçons et la courbe que dessinera le développement de nos études.

Que les hommes de bonne volonté nous suivent dans le domaine des idées pures.

Nous ne sommes pas de ceux qui, au nom d'un prétendu réalisme, estiment devoir bannir de leur conduite personnelle et de la vie sociale les préoccupations métaphysiques et religieuses.

Une telle attitude résulte d'un dualisme tout fictif et d'un singulier postulat sur le sens du progrès.

Il nous est permis de constater ce que peut devenir toute une portion de l'humanité en l'absence des grands idéaux religieux, au sens le plus large du mot, bien entendu.

Si un mouvement d'idées – de quelque point de l'horizon qu'il surgisse – nous semble être un réveil de la spiritualité occidentale qui se meut, il nous sera naturel de le regarder avec sympathie.

Qu'on ne crie pas au paradoxe si, malgré notre anti-dogmatisme foncier, nous refusons de rejeter sans condition un mouvement tel que le néo-thomisme (retour à la Scolastique).

Certes, nous savons qu'il ne nous sera jamais possible de nous y rallier, car nous ne voyons dans un système philosophique qu'une traduction partielle de la vérité – vraie parce qu'humaine, mais en même temps limitée, et laissant possible toute autre exploration de cette vérité.

Mais il est certain que ce mouvement de conversion vers l'âge d'or de la Scolastique a la signification d'un appel à la métaphysique et au règne de la synthèse.

Nous croyons, de plus, que les comparaisons les plus fructueuses peuvent être instituées entre l'âge des hommes en Occident et certaines périodes du développement des philosophies orientales – la Scolastique médiévale ne se réduisant pas à saint Thomas.

Bref, nous croyons que, parmi les raisons pour lesquelles les néo-scolastiques invoquent l'enseignement des vieux maîtres du Moyen Âge, il y a précisément celles par lesquelles, à l'heure actuelle, nous nous tournons du côté de l'Orient.

C'est un point qui méritera quelques éclaircissements, dont le meilleur fruit sera de nous faire nous découvrir au moins nous-mêmes.

Nous parlons d'entente, de convergence des efforts.

Paul Morand, à son retour l'an dernier, parlait d'un « cartel des religions ».

Et nous entendons déjà - hélas ! - M. Maritain nous dire qu'il n'y a pas d'entente possible hors de la vérité.

Avec la sienne, veut-il dire ? Alors c'est bien possible...

C'est sans doute aussi pour cela qu'il n'y aura jamais moyen de faire comprendre à M. Massis que les principes de l'école philosophique dont il se réclame devraient l'aider à sympathiser avec les réserves spirituelles d'une pensée telle que la pensée indienne.

Il use de son talent à exorciser des fantômes créés surtout par les craintes qu'il éprouve, à son insu semble-t-il, sur la solidité exclusive de son propre système.

Ses critiques – du moins formulées par un philosophe de race – ne sauraient avoir pour nous une véritable valeur scientifique, mais elles seront pour nous autant d'occasions de préciser une pensée trop méconnue des Européens.

Pour nous, il ne s'agit pas de nous enfermer dans un système, mais d'élargir radicalement notre notion d'humanisme sous le signe de la sympathie universelle, dans laquelle nous croyons pulser la véritable liberté de l'esprit.

I

Dès maintenant, nous apercevons à un point opposé de l'horizon une équipe de jeunes avec lesquels nous nous sentons une certaine volonté commune. Certes, de même qu'en évoquant la Scolastique nous avons dû faire les plus expresses réserves, nous tenons à préciser dans quel sens nous parlons d'accord avec le groupe de L'Esprit.

Ses Cahiers sont un sanctuaire où il serait difficile de pénétrer sans avoir subi une initiation préalable chez Spinoza et Schelling, qui ont marqué l'un et l'autre l'aube d'une philosophie véritablement universaliste, et auxquels beaucoup d'entre nous, qui ont échappé au dogmatisme néo-thomiste, doivent un lourd tribut. L'étude de ces deux maîtres est une étape dans la découverte de la pensée orientale.

Contentons-nous, pour cette fois, de relever les tendances manifestées dans l'impitoyable critique qu'Henri Lefebvre a faite de La Misère de M. Maritain (L'Esprit, Premier Cahier, mai 1926).

Cependant, nous ne le suivrons pas jusqu'au bout, car il ne semble pas tenir compte que le terme de Scolastique est un terme générique assez équivoque, qu'il n'y a pas solution de continuité entre elle et la pensée moderne : que pour des penseurs comme Duns Scot ou tous les philosophes augustiniens, il ne s'agit pas tant d'un objet tout fait, disposé devant soi, qu'il s'agisse d'atteindre, mais du produit immanent d'une activité intellectuelle autonome.

Or, cette notion est comme le ressort intime du mouvement que nous esquissons d'accord ici. Nous ne pouvons admettre la conception d'un ordre rationnel objectif a priori, cristallisé, que l'intellect devrait découvrir en s'y adaptant, que d'autres auraient le droit de lui imposer du dehors, en l'y tenant sous peine de condamnation.

Là, il trouverait le repos, l'impression qu'il a joué et gagné, et goûterait cette certitude, ce sentiment de présence(?) ce qu'on appelle la grâce.

Passes encore pour un Psichari, qui a fait la conquête de cet ordre au prix d'une ascension spirituelle très pénible.

Mais que les adolescents, recevant le mot d'ordre de leurs maîtres, n'ayant eu qu'à s'installer dans cette sécurité commode, prétendent nous l'imposer au nom de quelque autorité transcendante, non...

Certes, à chaque étape de la progression, il est possible d'ordonner, de hiérarchiser, mais sans attribuer à ces opérations une valeur définitive.

Que l'on ne vienne pas nous présenter la vie spirituelle comme tendant à l'ordre d'un système de notions ou d'actes rituels parfaitement et définitivement organisés.

Nous la concevons comme un effort continu, jamais achevé, ne trouvant jamais et ne devant jamais trouver l'arrêt dans les conditions présentes. Ayons une vue géologique de l'Esprit. Où est la véritable grandeur, sinon dans cette lutte pathétique de l'âme seule à seule devant l'infini, portant en elle un désir immense, refaisant en elle-même sa propre synthèse ? Une certitude dégénère souvent en servitude. Ceux qui veulent être libérés de leur inquiétude, et par là éteindre la flamme de l'esprit, ceux qui se considèrent comme des malades implorant une guérison illusoire, peuvent s'installer dans leur ordre. Nous, qui voulons rompre toutes les solidarités opprimantes, nous leur ferons horreur ; nous échappons à leur prédication, n'étant pas de ceux qui gémissent dans les ténèbres après leur lumière : nous croyons, avec Renan, que Dieu est en nous... car la vie humaine est quelque chose de divin.

Si l'on nous fait remarquer ce qu'il y a de non-latin dans cette conception, nous répondrons justement que la notion d'homme faustien, comme disent les Allemands, nous paraît le mieux répondre aux exigences intellectuelles de ce temps. Nous voulons être capables d'incorporer successivement des points de vue humains, entre lesquels nous refusons d'établir des contradictions définitives. Tout l'effort de l'esprit doit être de surmonter ces contradictions, comprenant qu'elles n'existent que d'un certain point de vue, qui correspond à la connaissance du premier genre chez Spinoza.

Peut-être trouvera-t-on que nous nous laissons emporter bien loin. Nous ne faisons cependant qu'indiquer rapidement certaines idées sur lesquelles nous reviendrons. Nous avons à cœur de définir dès maintenant, en marquant nos affinités, notre attitude contre cet [] esprit qui me semble être la source de toute intransigeance dogmatique, et qui a ses répercussions sur tous les plans de la vie humaine, depuis la vie spéculative jusqu'à la vie politique et sociale. C'est contre cet esprit que nous devons lutter, si nous voulons faire tomber quelques-unes des barrières morales qui séparent Orient et Occident.

Nous croyons, et nous disons nos raisons, que notre attitude est elle requise pour les différentes formes de la pensée asiatique. Justement parce qu'il est très décrié, très faussement taxé d'anarchie intellectuelle par ceux que nous avons visés plus haut, un enseignement philosophique comme celui de la Sorbonne est celui qui

prépare le mieux à cette tâche. Il importe que l'on s'en rende compte et que l'on cesse de le considérer, dans certains milieux, comme un jeu de dilettantes.

L'exploration accomplie par les historiens de la philosophie est formidable, et de la plus haute portée pour la constitution à venir d'une philosophie de l'humanité.

Maintenant que nous avons parcouru les points successifs de notre examen de conscience, nous pouvons indiquer la leçon que nos yeux chercheront à lire en se tournant vers l'Est.

Parmi les penseurs qui nous la proposent, il en est qui ne voient de salut pour l'intellectualité européenne que dans une régénération par l'Orient. Nous ne pouvons partager avec René Guénon sa critique aveugle de toute philosophie occidentale aussi bien que du bouddhisme et des méthodes scientifiques européennes. Néanmoins, nous estimons que ceux que la question préoccupe, sans être des spécialistes, contracteront à le lire une grosse dette intellectuelle.

Cet auteur a eu le mérite de nous présenter une Inde dépouillée de tout faux romantisme, de montrer en quoi consiste le véritable ésotérisme. Surtout, il faut lui être reconnaissant d'avoir définitivement brisé l'équivoque qui, pour tant de cerveaux, associait la pensée hindoue avec l'occultisme, le théosophisme et quantité de divagations.

Son œuvre est une excellente introduction au point de vue métaphysique pur, du domaine de l'informel, et nous nous trouverons souvent d'accord avec les suggestions si riches qui y sont éparses.

Si nous protestons plus haut contre toute tyrannie d'un ordre spirituel a priori, c'est parce que nous avons conscience que tous ceux qui nous sont proposés sont entachés de relativité et de contingence. Il n'en serait plus de même si nous arrivions, à travers leur expression variable, à la connaissance des principes eux-mêmes.

Nous demandons, en quelque sorte, des humanités orientales : une extension de nos notions de science, d'homme, de vie, une position rénovée du problème des rapports de l'individu au monde.

Il est certain qu'en Occident nous avons su nous intéresser à la nature et à l'histoire par elles-mêmes, que nous y avons gagné de précieuses qualités : objectivité et précision. Mais nous avons fini par oublier les pures valeurs spirituelles ; nous avons fait de l'intelligence un simple outil de préhension de la matière.

S'il est vrai que l'Orient a besoin de nous, qu'il y a pour lui une nécessité vitale à se servir de notre science, notre vie intérieure non plus n'est pas dépourvue de besoins, et il y a peut-être nécessité vitale pour elle à se tourner vers lui.

Aux Orientaux, nous pouvons enseigner le sens et la méthode de notre effort scientifique et critique ; nous pouvons leur communiquer notre faculté de compassion, de pitié sociale. En revanche, leurs penseurs nous aideront à restaurer la notion d'une connaissance pure, de l'intelligence désintéressée, fonctionnant pour elle-même.

Nous pourrions retrouver dans l'équilibre de nous-mêmes une notion plus saine de la liberté, qui ne comprend pas avant tout la liberté des quatre membres ni les records de vitesse.

Le mal dont nous souffrons, c'est ce goût morbide de l'instabilité, du changement indéfini de lieu et d'action. Si l'on nous parle de nous affranchir de la vie, nous croyons qu'il s'agit d'un suicide, tant nous nous cramponnons à la chimère de l'individualité, que nous confondons avec la personnalité.

Or il n'y a pas de renoncement à l'action, ni dans la Bhagavad-Gītā, ni dans le Bouddhisme – il est important de le préciser ; mais du moins un détachement des contingences extérieures, un repliement sur soi-même, qui exclut jusqu'aux « passions nobles ».

L'âme hindoue transperce, pour ainsi dire, les apparences sensibles, source de la servitude, pour se bercer dans l'Être, dans l'Un. Peut-être n'y a-t-il pas eu dans l'Inde ce que nous appelons des personnalités d'envergure. Par contre, nous voyons surgir des maîtres d'une profondeur singulière, qui ont puisé dans leur nostalgie de l'Unique, dans l'habitude de la contemplation, une force incroyable de volonté.

Cependant, que signifient, pour beaucoup d'Occidentaux cultivés, ces noms d'hommes tels qu'Acvagosha, Asaṅga, Vasubandhu, Dharmakīrti, Śāṅkara ? Leur personne, leur œuvre et leur influence mieux connues, aideraient puissamment l'esprit de compréhension. Aussi, envisagerons-nous ici la présentation d'une suite d'hommes et d'idées de l'Inde ancienne. Nous pourrions trouver de semblables figures dans l'Islam, tant donné qu'il serait si important de démêler et de préciser quelle a été la part exacte de l'hélénisme dans le développement de sa philosophie. Enfin, nous y apprendrions peut-être à nous guérir de notre nervosité, à redevenir de grands caractères.


Il faut espérer qu'il ne se produira plus alors cette dissociation entre l'homme moral et l'intellectuel. Si le savant vivait véritablement sa science, en ne perdant jamais de vue l'ensemble auquel se rattache sa spécialité, sans doute les qualités de l'intelligence excluraient d'elles-mêmes les défauts moraux : égoïsme, tacheté, contre lesquels nous apprenait à lutter la morale religieuse. Cet idéal de perfection, substitué à la notion ambiguë de progrès, nous semble justifier lui aussi notre rapprochement du Moyen Âge et de l'Orient. Il n'est possible que si, par une méthode qui n'a rien d'expérimental, nous parvenons à unifier sous une sagesse supérieure les ramifications multiples du savoir.

Aussi croyons-nous que le meilleur enseignement que nous puissions tirer de l'Orient procède de sa philosophie. C'est par la valeur qu'il attache à la philosophie, écrit Ananda Coomaraswamy, que l'esprit indien diffère le plus de la moyenne des esprits de l'Europe moderne. En Europe et en Amérique, l'étude de la philosophie est considérée comme une fin en soi, et par conséquent n'a que peu d'intérêt pour l'homme ordinaire. Dans les Indes, au contraire, la philosophie n'est pas traitée en premier lieu comme une gymnastique mentale : mais, avec une profonde conviction religieuse, comme notre salut, nous tirant de l'ignorance, qui, éternellement, cache nos yeux à la vision de la réalité. La philosophie nous explique le plan de la vie ;

elle nous en donne le sens, elle nous donne les moyens d'arriver au terme fixé. Rien d'étonnant alors, à ce que les Indiens en aient poursuivi l'étude avec enthousiasme, car ce sont des sujets qui nous concernent tous. (La danse de Śiva, trad. M. Rottland, p. 20). De la sorte, sera-t-il possible de retrouver l'esprit de religion au sens, non pas théologique, mais total du mot. Les cloisons tombant, qui tendent à établir des cases scientifiques. Cette conception synthétique fut celle de Guth : nous la voyons animer d'un souffle puissant les travaux pédagogiques d'un Pierre Termier, et grâce à elle, la connaissance devient la vie merveilleuse de l'âme, l'œuvre d'un Megha-Nad-Saka, chercheur de l'ethnie d'un Jagdish Chandra Bose, physiologiste qu'une intuition géniale a guidé dans ses recherches sur la vie des végétaux, l'œuvre de restauration de la médecine traditionnelle poursuivie par deux professeurs musulmans de l'université d'Agra, etc. Toute cette jeune science orientale, animée par une philosophie profonde, est insuffisamment connue en Europe ; nous considérons de notre devoir d'appeler ici fidèlement l'attention sur elle.

Car il faut avouer que nous sommes un peu en retard dans cette voie. Les Orientaux eux-mêmes en ont conscience. Qu'on lise dans l'enquête si riche de M. Pernot : "Si les enseignements ne sont pas près d'être épuisés, les réflexions que lui confiaient deux éminents savants indiens : De l'avis des deux hommes, l'Orient, ses religions, ses philosophies, ses civilisations, laissaient l'Europe trop indifférente, tandis que l'Amérique, plus curieuse et d'esprit plus neuf, s'appliquait davantage à les connaître." (Op. cit. T. 1. p. 210).

Les Russes déploient également une grande activité. On a pu dire que l'orientalisme était une province de la science française : mais ne reste-t-il pas beaucoup à faire chez nous dans le sens de la coordination des efforts, de la facilité donnée aux recherches et à l'éveil de jeunes vocations orientalistes ?

Nous avons heureusement l'École des Langues orientales vivantes, doyenne des institutions similaires d'Europe. Mais, par ailleurs, les étudiants français de sanskrit pourraient vite faire de l'École des Hautes Études leur sanctuaire ! De toute façon, nous croyons qu'il y aura intérêt à présenter de façon rapide et vivante les travaux qui se poursuivent dans certaines universités d'Amérique, leurs méthodes, leurs résultats. Ces recherches se poursuivent aussi en Orient. Le nom de la ville de Pune, par exemple, évoque un Institut Oriental de recherches très florissant, en même temps que cette admirable association des « Serviteurs  de l'Inde », qui inspire à ceux qui la connaissent un respect si ému, et pourra être le point de départ d'une étude sur les initiatives vitales de l'Inde moderne.

Nous ne parlons pas de Tagore, beaucoup mieux connu, bien qu'il reste à dégager tout un aspect de son œuvre. Pourquoi faut-il, hélas ! que des perfides et étranges critiques s'exercent contre lui... Bref, il faut analyser, prendre, faire apprécier, tous les témoignages de la vitalité spirituelle de l'Asie, qui démontrent que l'Orient que nous allons chercher n'est pas un Orient mort.

Il faut qu'enfin on en finisse avec le honteux préjugé des méprisants répandu en France et qui nous fait un tort considérable : l'esprit d'une certaine élite que nous dénonçons au début l'entretient, et l'homme de la rue. Cependant, lorsqu'on a pu approcher quelques Orientaux, se mettre à leur unisson, nouer avec eux une amitié confiante, on éprouve quelle délicatesse se cache chez eux. Gardons pleine

conscience de nous-mêmes, mais acceptons comme programme ces lignes de F. Bergson : "Une culture n'a pas le droit a priori de se déclarer supérieure à une autre. La civilisation supérieure est celle qui a le plus intégré, individu ou peuple. Intégrons avec gourmandise." (Appels de l'Orient, p. 338.)

Les intellectuels de l'Orient doivent savoir qu'il y a en Occident, parmi la jeune génération, des âmes qui leur ouvrent toute leur sympathie, qui, s'affranchissant de tous les préjugés et de toutes les hirondelles, souffrent avec eux de ce qu'ils souffrent, aspirent à les entendre et à les comprendre, et appellent de toutes leurs voix une collaboration étroite.

I

Nous croyons que l'heure est propice à un tel effort; le brillant stress de la Fédération des Pen Clubs, cette ligue des écrivains du monde entier, est particulièrement significatif. On excusera l'impression que nous avons donnée en laissant un certain nombre de points auxquels nous attribuons pourtant beaucoup plus qu'une simple valeur de détail. Laissons au temps et aux bonnes volontés qui nous entourent le soin de mener à bien leur effort et d'éclaircir tout ce que nous venons de dire. Nous croyons avoir fait la preuve que nous repoussons tout ostracisme. Nous faisons appel à tous les défenseurs des droits de l'âme, à tous ceux qui répugnent à l'idée de la folle idée de M. Massis, et nous leur demandons de réfléchir avec nous.

Pour rassurer les uns et guider les autres, nous terminerons par un penseur des plus autorisés, qui résume à nos yeux ce qu'il est possible de dire :

"Je ne vous dissimulerai pas que toutes les forces capables de réveiller l'Occident de sa torpeur et de lui rendre le sens des valeurs spirituelles me semblent bienfaisantes. Je pense que s'ils prenaient contact avec les trésors spirituels que contient la littérature hindoue, tels que l'enseignement d'un Sylvain Lévi m'a révélés, certains hommes, au moins, pénétreraient quel aliénation morale révèle la cité du monde moderne à l'égard des choses religieuses." Et il ajoute que bien loin de rehausser pour l'avenir le schisme d'une telle influence, il pense, au contraire, qu'il en bénéficierait. Toute rénovation religieuse doit faire l'objet d'un projet.

(Une heure avec Etienne Gilson, par F. Lefèvre, Nouvelles Littéraires, 03 janvier 1925)

Trong Ni (Henri Corbin)